

après-midi de juin, je suis allé visiter cette ferme, qui méritait à plus d'un titre l'attention que je lui donnais. La maison de M. Crête n'est pas somptueuse, mais elle annonce cette aisance, cette richesse sans faste, qui semble l'idéal du bonheur ici-bas. Elle est isolée, et l'on y respire cet arôme des moissons, et l'on y goûte cette tranquillité champêtre que les poètes ont chantée tant de fois. Au loin, on aperçoit de charmantes demeures placées au penchant des coteaux, et la ville de Wabashaw nous apparaissait elle-même avec ses trois églises et sa belle académie. Mais c'est en arrière de la maison, dans un beau jardin cultivé avec beaucoup d'intelligence, que le spectacle me parut plus enchanteur. A quelques arpents seulement, on voit une montagne dont le front s'élève à une hauteur considérable, et dont les flancs sont couverts d'un beau tapis de gazon. Des troupeaux paissaient sur ses pentes, ou plutôt s'y trouvaient suspendus, selon l'expression de Virgile. J'ai vu quelquefois des tableaux de fantaisie qui représentent des scènes comme celle-là, mais je n'avais pas encore vu une aussi belle réalité. C'est au pied de cette montagne que notre vieil ami devra s'endormir du suprême sommeil, car la patrie ne pourra plus le revoir; il rêve encore, il est vrai, aux bords du St. Laurent, mais les infirmités de la vieillesse le retiennent forcément aux bords du Mississipi. Ah! qu'il sache bien que la patrie ne peut oublier ceux qui l'honorèrent par leurs vertus, sur la terre étrangère.

Je vis plusieurs autres Canadiens à Wabashaw, entr'autres un M. Miller, de St. Hyacinthe, véritable gentilhomme, l'un des citoyens les mieux posés de l'endroit. Je fis aussi la connaissance de quelques bonnes familles irlandaises et allemandes, puis je partis, non sans quelque regret, de cette terre hospitalière.

Et maintenant ce que je souhaite, c'est que *L'Opinion Publique* aille porter l'expression de mon respect et de ma reconnaissance à ces amis de Wabashaw.

MEINER.

LA TERRIBLE PROPHEÉTIE DE CAZOTTE

RAPPORTÉE PAR LA HARPE.

(Dix-huitième siècle.)

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état: gens de cour, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grand'chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était alors venu, dans le monde, au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans même avoir recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de la *Pucelle*, l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot:

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrer le cou du dernier roi.

et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein: "Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot;" et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre, et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre. La conversation devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'était là le premier titre de sa gloire. "Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon." Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant: "Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre." On conclut que la révolution ne tardera pas à se consumer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie et l'on est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement que que plaisanterie sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux: "Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez." On lui répond par le refrain connu: "Faut pas être grand sorcier pour ça.—Soit. Mais peut-être faut-il l'être un peu pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue?—Ah! voyons (dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais); un philosophe n'est pas fiché de rencontrer un prophète.—Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous."

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle, "Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diabole amouéux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison?—C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité et de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi; et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison.—Par ma foi (dit Chamfort avec le sourire du sarcasme), vous ne serez pas un des prêtres de ce temps-là.—Je l'espère; mais vous, monsieur Chamfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelque temps après." On se regarde et on rit encore: "Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même; mais, après, vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, dans un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolai, sur l'échafaud; vous, monsieur Bailly, sur l'échafaud;

vous, monsieur de Malherbes, sur l'échafaud...—Ah! Dieu soit béni! dit Boucher; il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel!...—Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud.—Oh! c'est une gageure (s'écrie-t-on de toutes parts)! il a juré de tout exterminer.—Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.—Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares?...—Encore... point du tout; je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle*." On se disait à l'oreille: "Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux).—Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisait? et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.—Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire. Et quand tout cela arrivera-t-il?—Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

—Voilà bien des miracles (et cette fois c'était moi qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien?—Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire: vous serez alors chrétien."

Grandes exclamations. "Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

—Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ça n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe...—Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.—Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez.—Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette et les mains liées derrière le dos.—Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir?—Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette et les mains liées comme vous.—De plus grandes dames! qu'il! les princesses du sang?—De plus grandes dames encore... Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger: "Vous verrez qu'il ne me laissera pas même un confesseur.—Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera..."

Il s'arrêta un moment. "Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative?—C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France."

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui: il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré: "Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes, et vous-même." Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui: "Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre." Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. "Vous, madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Joseph?—Oh! sans doute; qu'est-ce qui n'a pas lu ça? Mais faites comme si je n'avais pas lu.—Eh bien! madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante: *Malheur à Jérusalem! Et le septième jour il cria: Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!* et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces.

Et après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit.

QUELQUES COURTES RÉFLEXIONS AU SUJET DES RÉCENTES ÉLECTIONS AUX ETATS-UNIS.

Détroit, le 11 Novembre 1872.

Le parti libéral-démocratique vient d'être complètement dérouteré, fouetté, battu. Il ne reste par ci, par là que quelques débris pour attester son existence.

L'élection de la Pensylvanie dans le mois d'octobre dernier avait totalement démoralisé les partisans du parti démocratique. Aussi l'espoir du succès pour les opposants de M. Grant s'était-il considérablement affaibli. Le coup avait été porté, et la certitude d'une défaite avait jeté dans l'indifférence les plus chauds amis de la réforme et de la réconciliation.

La Pensylvanie qui n'a jamais perdu son vote électoral est le phare lumineux vers lequel se dirigent tous les autres états de l'Union. Du côté qu'elle jette son poids, on est convaincu d'avance que le parti qu'elle soutient triomphera.

Après un rude combat et une victoire chaudement contestée, les vainqueurs et les vaincus comptent les vivants, les blessés et les morts; les uns se réjouissent de leur triomphe, et les autres cherchent la cause de leur défaite.

La fumée du combat est maintenant disparue. Le champ est libre. Examinons-le.

La victoire, que la Pensylvanie a remportée dans le mois d'Octobre dernier, m'a porté à faire avec regret les réflexions suivantes, savoir: que le peuple américain est arrivé à un point qu'on dirait qu'il est prêt à payer une prime pour la friponnerie et le crime, où que la balance du pouvoir politique est tenue suspendue, et que les élections sont contrôlées, gouvernées, par ceux qui sont mus par l'appât du gain et qui peuvent être facilement achetés. Le résultat de l'élection du cinq du présent confirme mes craintes sur ce point: car il montre et prouve que partout où l'argent a prêté la main au vice, le vice a triomphé. En conséquence l'honnêteté et l'intégrité n'ont aucune chance de succès dans l'arène politique quand l'argent soutient le crime.

Il y a aussi une autre classe de peuple qui exerce également une influence pernicieuse sur la politique américaine: ce sont ces milliers de votants tergiversants qui n'ont point d'opinions à eux et se laissent entraîner par les probabilités qui dessinent le parti qui doit réussir; et dans leur aveuglement ils écartent loin d'eux toutes les considérations qui doivent l'emporter sur le droit et le tort. C'est précisément la seule et unique raison qui fait qu'on jette des regards anxieux sur les élections d'oc-

tobre dans les trois grands états du centre, la Pensylvanie, l'Ohio, et l'Indiana, parce que le résultat est presque toujours regardé comme décisif. Le parti radical l'a parfaitement bien compris; aussi a-t-il employé avec une prodigalité extravagante l'argent public pour se garantir la Pensylvanie qui est le guide en quelque sorte, de tous les autres états. Cet Etat une fois assuré, le reste devient comparativement facile à gagner.

Ce qu'il y a encore de plus décourageant, je dirai même de plus alarmant, c'est que le caractère des candidats mis sur les rangs pour briguer les suffrages du peuple n'a souvent aucun effet et semble exercer aucune sorte d'influence sur les élections.

Un scélérat reconnu, rejeté de toute honnête société, a autant de chance de réussite qu'un homme dont la réputation est intacte. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de longs détails pour le prouver. L'élection de Hartrauff, pour gouverneur de la Pensylvanie, que la corruption, la fraude, l'intrigue et l'argent ont fait triompher sur M. Buckalew, homme probe, honorable et sans tâche, en est une preuve convaincante. Ici dans la ville de Détroit et le comté de Wayne, contre l'opinion générale, l'élection de Moses W. Field, candidat pour le Congrès, sur M. A. Smith Bagg n'a pas besoin, pour le prouver, d'être mentionnée.

Que des hommes sans principes, sans foi, sans honneur et sans probité peuvent être élus, et placés dans des positions élevées et responsables, c'est, hélas! une affligeante disgrâce pour le nom et le caractère du peuple américain. Ce fait suffit pour armer les despotes de l'Europe d'arguments les plus forts contre les institutions républicaines. Ce fait que ces hommes peuvent, quand ils le veulent, être élus, fournit aux ennemis de nos institutions les preuves les plus puissantes contre le suffrage universel.

La fraude, l'argent, l'intrigue et la corruption ont fait leur ouvrage, mais ils ne l'ont pas tout fait. Il faut avouer aussi que la majorité du peuple était, à n'en point douter, contre un changement d'administration. Le verdict du cinq de novembre signifie cela ou rien du tout.

Que reste-t-il donc maintenant, à faire aux adversaires de l'administration actuelle? Rien autre chose que d'être justes, soumis et patients. L'avenir donnera raison au mouvement libéral, mais il faut que le temps déveoppe sa force. Pour le présent, ils doivent reconnaître la signification du verdict que le peuple a passé, et s'y soumettre.

C'est inutile maintenant, de trouver faute sur le passé. Il ne reste qu'à scruter soigneusement et à critiquer avec impartialité les actes futurs du Président Grant, le louer quand il le méritera, lui donner crédit pour le bien qu'il fera et le désapprouver quand il aura tort. Le devoir de ceux qui l'entourent est de lui donner des conseils sages et réfléchis, de le soutenir dans l'exécution de ses fonctions et de lui tracer la voie de la réforme dont nous avons tant de besoin. La chose est d'autant plus facile qu'il n'aura plus pour le détourner du sentier de la justice et du devoir la perspective d'un autre terme. Espérons que le Président écartera de sa personne ces hommes que l'opinion publique a déjà condamnés, appellera autour de lui pour le seconder et le guider des citoyens honnêtes, fidèles et capables.

Le parti républicain, ayant à sa tête le Général Grant, vient donc de remporter le plus beau triomphe que l'histoire des Etats-Unis a jamais enregistré. Aucun Président n'est monté au pouvoir avec une occasion aussi belle de fournir une carrière brillante et glorieuse. Tous les emplois du gouvernement seront entre les mains de ses amis. Aucun parti politique ne peut entraver la marche de son administration. Toutes les portes pour faire le bien lui sont ouvertes. Tous les moyens lui seront donnés, s'il le veut, pour avancer la prospérité du pays. Il lui sera donc facile d'ajouter à l'étranger un nouveau lustre au nom américain et de gagner pour lui une place honorable dans l'histoire qui rendra sa mémoire à jamais mémorable. Il aura tous les avantages possibles de promouvoir, d'agrandir la prospérité du peuple américain, d'élever la nation parmi les puissances étrangères à un degré d'honneur et de respectabilité plus grand qu'elle n'a eu jusqu'ici, en faisant disparaître les fautes et les abus qui ont taché son administration passée et celles de quelques-uns de ses prédécesseurs. En effet, quel beau champ n'a-t-il pas de faire comprendre aux monarches de l'Europe que la République Américaine (quand elle est bien gouvernée) est appuyée sur des bases fermes, solides et durables.

En faisant cela, il aura droit à la gratitude du peuple américain, car il aura bien mérité de son pays. Dans le cas contraire il doit s'attendre à une opposition juste et raisonnable de la part de tout honnête homme.

E. N. LAGROIX.

P. S.—Le tourbillon politique qui vient de passer à tout ravagé. Il n'a rien laissé debout après son passage dans l'Etat du Michigan. Je suis, comme tous mes amis, tombé victime de sa fureur. Cependant, ma défaite est une victoire. Elle formera par la suite un point de ralliement pour la nationalité franco-canadienne, un foyer où viendront se réchauffer les fils de la France et du Canada. La candidature qu'on m'avait imposée contre mon choix, mon désir et ma volonté, je l'avais acceptée dans le but unique d'unir en un seul faisceau tout l'élément français de toutes nuances politiques et de toutes croyances religieuses.

Je suis plus ferme que je n'ai jamais été et glorieux de ma défaite, parce qu'elle est amplement compensée par l'union et l'entente qu'elle est appelée à produire entre les amis de notre langue et de notre nationalité. Elle ne m'a point surpris, car je l'avais prévue. J'y ai gagné plus que j'ai perdu. J'ai pourtant bien couru, mais pas assez vite pour devancer mon concurrent.

Salut et amitié à nos amis. Je leur répondrai quand ma santé sera rétablie.

E. N. L.

TABLEAU DES FRÈRES DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DU VATICAN.—M. Desmarais, artiste photographe, vient de mettre en vente à ses ateliers, Quarré Chabouille, en cette ville, ce Tableau qui contient une collection complète et authentique de tous les vénérables Prélats qui ont assisté au dernier Concile Œcuménique. Cette collection qui comprend 731 portraits rendus avec fidélité et une perfection étonnante, est en deux tableaux. Prix des deux, \$5.00.

M. Desmarais a encore quelques exemplaires du tableau contenant les photographies de tous les membres du clergé catholique du Diocèse de Montréal. Prix \$3.00. Ces deux collections précieuses devraient se trouver dans toutes les familles catholiques du pays.

3-47-1